

JOAKIM ZANDER

# Le quartier

roman traduit du suédois  
par Marianne Ségol-Samoy

*ACTES SUD*



*à mes parents*



*J'ai payé pour ma trahison  
mais alors j'ignorais encore  
que vous partiriez à jamais*

*Et que tout deviendrait  
sombre*

ZBIGNIEW HERBERT,  
tiré du recueil  
*Élégie pour le départ.*



*Bergort, hiver 2011*

Cette nuit, nous volons au-dessus de Bergort. Notre vitesse est parfaitement calibrée, notre formation est solide et compacte. Cette nuit, nous sommes silencieux, nos yeux ne sont plus que des fentes. Nous sommes les X-Men. *Band of brothers*. Nous sommes l'élite.

Une voiture brûle dans la rue Drivvedsvägen. Les vitres explosent les unes après les autres à cause de la chaleur. Nous voyons les débris de verre s'éparpiller sur la neige comme des cristaux de glace, des éclats transparents de frustration et de distraction confondues. C'est un soir d'hiver comme les autres. Les jeunes ne se donnent même plus la peine de s'enfuir par la passerelle au-dessus des rails. Ils restent plantés autour de la voiture, si près des flammes que celles-ci se reflètent dans le blanc de leurs yeux écarquillés et chauffent leur peau. Ils savent exactement combien de temps il faut pour que les sirènes se mettent à résonner au loin. Ils ne sont pas pressés. Ils ont tout leur temps. Ils n'ont plus rien à fuir.

Mais nous continuons notre route. Notre objectif est plus grand. Nous ne sommes plus des oisillons qui foutent le feu à des bagnoles. Nous sommes des aigles, des faucons, des bêtes de proie aux griffes plus acérées, aux becs plus pointus, à l'appétit plus grand. Lois, Renard, Mehdi et Bounty. Je tourne la tête vers mes frères. Leur silhouette se découpe à la lueur des flammes. Une boule grossit dans mon cœur. J'ai arrêté de te courir après. Ça fait si longtemps que tu t'es éloignée.

Et même si, tous les soirs, quand je suis dans mon lit, je vois ton ombre se dessiner sur le mur gris de notre chambre, ce sont dorénavant eux mes amis, mes frères. Ce sont eux qui sont comme moi. Aussi désorientés et naïfs que moi. Aussi vides et fatigués que moi.

— *Ey*, Fadi ?

La voix de Bounty est caverneuse, comme si ses poumons manquaient d'air ou de puissance.

— Ta gueule, pédé, siffle Renard en lui donnant un coup de poing sur l'épaule.

Bounty est déséquilibré, il fait un pas sur le côté, un pas dans la neige profonde.

— Concentrez-vous, dis-je. C'est du sérieux, là. Vous pigez pas ?

— Mais..., s'oppose Bounty.

— Pas de putain de mais, *charmouta*\*, siffle de nouveau Renard en levant la main.

— Mais... t'es sûr du code ? continue Bounty en reculant d'un pas, échappant ainsi au coup. T'es sûr qu'ils l'ont pas changé ?

Le béton s'abat sur nous. Nous enserme. Nous retient. La température a baissé à moins dix. L'air est à la fois glacial et saturé d'essence. Je hausse les épaules, je sens mes poumons s'atrophier. Je ressens toujours la même chose : que je ne sais rien, que je ne suis sûr de rien.

— Oui oui, putain, dis-je. Fermez vos gueules maintenant.

Nous attendons dans l'obscurité, de l'autre côté de la place Pirat, bien qu'il soit 1 h 30 du matin et qu'elle soit vide. Nous attendons jusqu'à ce que le hurlement des sirènes nous parvienne depuis l'autoroute. Nous attendons jusqu'à ce que le ciel au-dessus du terrain de jeux du parc s'éclaire légèrement et prenne une teinte bleutée. Nous attendons jusqu'à ce que Mehdi arrive d'un pas rapide sur les dalles couvertes de glace devant le kebab de Sami. Ses pas résonnent dans la nuit d'hiver.

\* "Pute" en arabe. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)



Les sirènes se sont tuées, on n'entend plus que le bruit des jeunes qui crient et qui croassent sur la passerelle au-dessus des rails.

— Tout va bien. Y avait juste les pompiers, ils envoient même plus les keufs, halète Mehdi, ses poumons sifflant à cause de son asthme.

Il se penche en avant, tousse, gémit.

Nous acquiesçons tous d'un signe de tête dans le noir. Solennels comme à un enterrement. Maintenant c'est du sérieux. La clé brûle dans ma poche, le code brûle dans ma mémoire. Je lève la tête et je promène mon regard sur la façade lépreuse de l'autre côté de la place, sur les stores tordus, sur les fenêtres couvertes d'empreintes de doigts d'enfants, sur les draps qui remplacent des rideaux, sur les paraboles, sur les drapeaux somaliens et un peu plus haut, sur le toit. Le ciel est noir et glacial. Cette nuit, les étoiles ne daignent pas se montrer. Il n'y a même pas la moitié d'un éclat de lune. Juste des nuages. Mon regard reste fixé à tout ça. Aussi gelé que la nuit. Aussi gelé que mes doigts. Le vrai choix doit se faire maintenant. Toi ou les frères.

Je force mon regard à se détacher de la nuit, comme une langue qui serait restée collée à un poteau métallique glacé, et je dis :

— Vous attendez quoi ? *Yallah !*

Nous volons en formation au-dessus de la place. Silencieux comme des avions furtifs, comme des putains de drones. Nous sommes une unité, nous sommes des gangsters, nous sommes l'élite. Pas un bruit. Juste de la buée sortant de nos bouches, juste notre respiration saccadée et le sang pulsant dans nos oreilles. Juste nous et notre mission.

C'est simple. La clé dans la porte. Pas de regards par-dessus l'épaule. Nous entrons tous puis je fais comme toi, comme je t'ai vue faire tant de fois. Je me dirige vers le boîtier blanc, le cœur palpitant, je fais le code et j'appuie ensuite sur "Désactiver". Un millième de seconde d'attente puis un long bip signifiant que ça a fonctionné. Des checks rapides. En silence. Les lampes de poche nous éclairent le chemin. Nous traversons le vestibule puis nous entrons dans le studio.

Deux MacBook sur la table dans la salle de mixage. *Swoosh !* À nous maintenant. Trois tablettes. *Swoosh !* Des micros et des guitares. On se regarde. On laisse tomber. Trop lourd. Je m'accroupis sous la table de mixage, je cherche à tâtons dans le noir jusqu'à ce que je la trouve. La boîte à chaussures Nike. Doucement je la sors et je l'ouvre. Je baisse la tête et je hume l'odeur sucrée de la *weed*. Elle me remplit les narines.

— *Ey !*

Je tends un joint déjà roulé à mes frères qui lèvent le pouce en écarquillant les yeux. Mais il y en a d'autres. Je le sais. Je l'ai vu quand j'étais ici avec toi. J'ai vu Blackeye en vendre pour deux mille couronnes à un loser afin d'acheter de l'alcool. C'est comme ça que m'est venue l'idée. C'est comme ça qu'elle est née.

Je me faufile dans le bureau. J'essaie d'ouvrir le premier tiroir mais il est verrouillé. Jackpot !

— Renard ! chuchoté-je vers le studio. Tournevis !

Renard est le roi du tournevis, des ciseaux, du pied-de-biche. Pas une fenêtre, pas une porte ne lui résistent. Et là, c'est même trop simple. Il insère le tournevis dans la fente du tiroir et fait levier. Le tiroir s'ouvre. Le petit coffre en métal est vert et lourd. Quand Renard commence à forcer la petite serrure, je l'arrête.

— On s'en fout, dis-je. On fera ça plus tard.

Et voilà, c'est fait. Nous nous écoulons du studio comme de l'eau, les mains remplies de matos. Nous glissons en direction du parc pour nous partager le butin. Je prends le petit coffre et un MacBook.

— Maintenant on fait profil bas. On se voit jeudi.

Et après c'est fini. La nuit est glaciale, déserte et silencieuse. Même les voitures ne brûlent plus. La fatigue déferle sur moi comme une mer, comme de la neige. L'obscurité m'enveloppe. Je titube jusque chez moi. Silencieux et vide. Pas euphorique ni en me sentant rebelle. Pas satisfait ni avec la sensation d'être fort, comme je l'aurais pourtant cru.

Plus tard, allongé dans notre chambre, je subis la lumière jaunâtre impitoyable des réverbères sous la fenêtre. Elle s'in-filtre sous mes paupières, pénètre dans mes pupilles. Même quand j'enfouis la tête dans mon oreiller. Quoi que je fasse, elle ne me lâche pas. Pour finir, je cède et j'ouvre les yeux. Je m'assois sur mon lit sans allumer la lampe. Le temps s'étire, change de forme jusqu'à s'arrêter totalement. J'entends la porte de notre chambre grincer, le sol craquer et gémir. Je ne me retourne pas. Mon regard est rivé sur le mur devant moi.

Lorsque tu ouvres la porte, tu fais entrer l'hiver dans la chambre. Tu t'assois sur le rebord du lit. L'air se fige.

— Tu te rappelles quand on était petits ? dis-tu. Tu avais peut-être dix ans. C'était à l'époque où je commençais à dire qu'il fallait que je parte d'ici.

Je sais ce que tu vas me raconter. C'est une de nos histoires. Une partie de notre mythologie. Mais je ne dis rien. Je reste assis, vide, le dos bien droit.

— Je m'étais encore disputée avec eux. Je ne me souviens plus pourquoi. À propos d'une *khara*, d'une connerie, je sais plus. Je me suis barrée et je suis rentrée tard. Toi, t'étais genre trop grand pour jouer avec tes vieux Lego d'occase. Mais quand je suis rentrée, tu avais disposé tous tes Lego bleus plus quelques blancs par-ci par-là sur un plateau vert que tu avais posé sur mon lit avant d'aller te coucher. Tu te souviens ?

Je hoche légèrement la tête. Je me souviens. Je me souviens de tout.

— Tu te souviens de ce que ça représentait ?

Je ne dis rien. C'était il y a trop longtemps. Trop de choses se sont passées depuis.

— Tu m'as dit que c'était une mer. Que tu nous avais fabriqué une mer sur laquelle on pourrait naviguer pour s'enfuir. Tu m'as aussi dit que tu allais construire un bateau qu'on pourrait utiliser.

L'intérieur de mes paupières et ma poitrine me brûlent. Je sens ma cage thoracique se contracter. Je sens le passé me submerger, l'avenir m'envahir. Pour se noyer on n'a pas besoin d'eau.

— Mais t'as jamais construit le bateau, Fadi. Juste la mer.

Je veux dire quelque chose. Peut-être donner une explication. Peut-être m'excuser. Je m'excuse, je m'excuse. Mais je sais que tout ce dont je suis capable c'est de piailler, de croasser, que tout ce que je peux produire c'est du chaos, du stress. Nous restons silencieux.

Puis, finalement :

— Peut-être que tu l'as fabriqué maintenant ce bateau, Fadi, me souris-tu. Mais il n'y a de la place que pour une seule personne.

Je me tourne enfin vers toi et je te regarde. Tu es fatiguée et maigrichonne. Ta peau est pâle dans la faible lumière. Depuis que je suis petit, je te vois t'éloigner, mais jamais je ne t'ai vue ainsi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandé-je.

Tu me regardes. Tu as l'air si triste. Pas déçue, pas fâchée. Seulement triste.

— Tu croyais quoi ? Qu'ils pigeraient pas que c'était ma clé ? Que c'était mon code ? Au studio tout le monde a un code personnel. Tout le monde en a un. On peut donc savoir qui est passé et à quelle heure. Demain, la première chose que Jorge fera, ce sera de le vérifier, et alors ils verront que c'est mon code qui a été utilisé.

Qu'est-ce que je vais faire ? La honte me brûle. La trahison. Ma putain de stupidité. Je suis un *khain*, un traître. Puis arrive la peur.

— Jorge et Blackeye, dis-je. Ils vont me tuer.

— Pas eux, me répons-tu. Mais sans doute Biz ou Mahmud ou le Russe.

Je sens les larmes couler sur mes joues. J'ai honte de pleurer, bien sûr. Mais la peur me paralyse.

— Fadi, *habibi*\*, me dis-tu. Comment as-tu pu être aussi stupide ? Tu sais qu'ils ne vont pas se contenter de récupérer le matériel. Celui qui fait ce genre de trucs envers Pirate Tapes... Putain, Fadi, c'est la seule chose qu'on ait ici et dont on soit fiers. Celui qui fait ce genre de trucs est un traître. Il a trahi le quartier. Ils n'iront pas de main morte.

\* "Mon chéri" en arabe.

À travers mes larmes, je te vois te lever du lit et aller jusqu'à ta penderie. Tu n'es plus souvent là. Seulement une ou deux nuits par semaine. Mais je sais que tu gardes tes carnets de croquis ici. Tu montes sur la pointe des pieds pour atteindre l'étagère supérieure et tu ramasses à la hâte tes blocs et tes livres que tu fourres dans un sac en tissu Pirate Tapes avec ton dictionnaire de suédois. Il est déchiré et écorné après toutes nos journées et nos soirées passées à le feuilleter.

Ça semble si loin maintenant. L'époque où on croyait que ça suffirait, qu'on n'aurait qu'à apprendre les mots, qu'on n'aurait qu'à chanter comme les autres. Finalement tu ressors le dictionnaire et tu le poses sur le lit.

— Vaut mieux que tu le gardes, dis-tu. Moi, je n'en ai plus besoin.

Je me cache le visage dans les mains, je ne peux plus te regarder.

— Comment t'as su ? Comment t'as su pour Pirate Tapes ?

Entre mes doigts, je te vois hausser les épaules, secouer la tête.

— Je vous ai vus tout stressés en train de fumer sur le pont cet après-midi. C'était évident qu'il se tramait quelque chose. Vous êtes si prévisibles, Fadi. Après j'ai entendu parler du cambriolage. Tu sais, je suis pas débile.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demandé-je. Tu vas aller où ?

— Ça n'a aucune importance. Pour l'instant, vaut mieux que tu ne saches pas. Je te tiendrai au courant.

Tu t'agenouilles devant moi, tu attrapes mes mains et tu les enlèves de mon visage. Tu m'obliges à te regarder.

— Bon, dis-tu avec une telle gravité dans la voix que l'air tremble autour de nous. Ils penseront que c'est moi qui suis entrée dans le studio. C'était mon code. Si je disparaissais cette nuit sans dire un mot, il n'y aura aucune raison pour qu'ils suspectent quelqu'un d'autre.

Tu me tiens les poignets et tu me regardes droit dans les yeux. À travers mes larmes et ma honte, à travers les miroirs et la fumée de mes illusions. Tu regardes à l'intérieur de moi, de ce qui est peut-être moi. Je ne sais pas quoi dire, j'ouvre la bouche, je la referme, j'essaie de détourner mon regard de la profondeur de tes yeux mais tu ne me lâches pas.

— Je ne comprends pas, essayé-je.

— C'est simple, *habibi*, me dis-tu. Tu as fini par me le construire ce bateau.

Tu me caresses les cheveux.

— Pardon, dis-je. Pardon, pardon.

Je ferme les yeux et je sens tes lèvres sèches se poser sur ma joue. Quand je les rouvre, tu as disparu.